

Roland Bosquet

L'Enigme des Hauts-de-Mourèze

roman



Roland Bosquet

L'Énigme des Haut-de-Mourèze

© Roland Bosquet, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1664-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Camille et Jeanne,
grandes lectrices.

« *L'étonnement est source de pensée.* »

Jean Guitton.

"Nouvel art de penser" éd. Aubier 1946

« C'est par un bel après-midi d'automne plutôt ensoleillé. Une légère brise, que les gens du cru appellent le petit cers, brise, que les gens du cru appellent le petit cers, joue avec les feuilles jaunissantes du hêtre centenaire qui dresse son tronc bleuté jusque devant la fenêtre de la mansarde.

Depuis plusieurs mois et indifférent aux jeux de lumière, pourtant pleins de charmes et de poésie, Aeddan aligne consciencieusement sur son cahier d'écolier les mots et les phrases qui constitueront, à n'en pas douter, le chef-d'œuvre de sa vie. Seul le crépuscule parvenait jusqu'alors à l'arracher à l'écriture en le plongeant irrémédiablement dans l'obscurité de la nuit. Ce jour-là enfin, il appose le point final avec un soupir de satisfaction. Puis, jetant à peine un regard vers l'extérieur, il redresse d'un coup sa haute carcasse filiforme. Comme à chaque fois, il cogne sa tête contre la poutre de la charpente, retient un "damned" agacé en portant machinalement ses longs doigts maigres à son crâne endolori et se précipite vers la sortie.

— Glenda ? Finish !

Il n'attend pas la réponse et dévale l'escalier, au risque de se rompre le cou sur le parquet ciré du palier. Il y marque toutefois une pause, le temps de recouvrer un peu de dignité.

Le pied sur la dernière marche, il l'aperçoit, enfouie dans son fauteuil, un plaid sur les genoux. Quelle que soit la saison, Glenda a toujours froid. Elle le fixe en souriant et ses yeux dessinent deux points brillants dans la pénombre qui baigne le salon.

— J'ai fini !

Il se tourne vers la console qui accueille les bouteilles de spiritueux qu'ils offrent parfois aux rares visiteurs qui osent s'aventurer jusqu'à leur retraite et se sert un fond d'Armagnac d'une main tremblante d'émotion.

Glenda agrippe alors, en grimaçant, le fusil dissimulé, en cas de visite indésirable, dans les replis de la tenture de velours qui tombe du plafond, le pose sur ses jambes et appuie sur la détente.

La déflagration fait teinter les perles du lustre de cristal avant d'ébranler la bâtisse tout entière dans un grondement infernal.

Assommée de tant de bruit et de fureur, Glenda ferme les yeux tandis que s'effondre lentement le grand corps d'Aeddan. Puis, réunissant ses dernières forces, elle lance l'arme le plus loin possible d'elle.

— Moi aussi murmure-t-elle dans un souffle ! Moi aussi j'en ai fini !

(Extrait du manuscrit de Maël Béna intitulé : *L'Énigme des Hauts-de-Mourèze*.)

1

Le soir plonge le parc Georges Brassens dans la grisaille. De retour, seul, à son appartement, le commandant Kowalsky glisse dans le lecteur de la chaîne stéréo l'enregistrement de *Miroirs*, la suite en cinq mouvements de Maurice Ravel, interprétés par Beatrice Rana. Après l'exubérante polyphonie des oiseaux, la mélancolie de leur errance dans l'ombre de la forêt rejoint en tout point la sienne. Sophie a en effet repris ses maraudes nocturnes dans les rues de Paris et la solitude lui pèse.

Elle ne fait pourtant que répondre à la devise inlassablement répétée par sa grand-mère maternelle tout au long de son enfance. « *Ce n'est pas votre faute si vous êtes nés dans une famille riche. Vous n'avez pas à avoir honte. Mais vous en êtes redevables envers celles et ceux qui n'ont pas votre chance.* » Sophie approche aujourd'hui de la quarantaine et ce précepte a depuis toujours accompagné sa vie.

Au cours de son master en sciences sociales à Panthéon-Sorbonne, elle pratique déjà ces maraudes dédiées au soulagement de la misère des sans-abri toujours plus nombreux dans les rues de la Capitale. C'est à cette occasion qu'elle rencontre Emmanuel Chabrière, étudiant comme elle. Ils sympathisent aussitôt et ne se quittent plus. Ils se marient par un radieux après-midi de mai au milieu d'une ribambelle d'oncles, de tantes, de cousins et de cousines réunis dans la propriété familiale de Sologne. Hélas, un stupide accident de moto emportera le jeune époux l'année suivante. Il laissera Sophie exsangue et sans force durant de longs mois.

À la rentrée universitaire d'octobre, elle rejoint, au Burkina Faso, une équipe de l'ONG *World Water Assistance*. Sa mission consiste à sécuriser à coup de dalles de béton et de pompes à bras les points d'eau répartis au cœur de la Réserve pastorale, au nord du pays. À l'issue des deux années contractuelles et de retour à Paris, elle entre comme son frère Thierry, dans la police. Pour protéger la veuve et l'orphelin, assure-t-elle. C'est au cours de la terrible affaire dite des "*Quatre d'un coup*" que Kowalsky la rencontrera au commissariat de la

rue Favre. Lui s'est lancé à la poursuite du tueur de l'avenue de Villars au titre de commandant de police judiciaire. Elle le secondera avec le grade de capitaine.

Mais Thierry veille. Il s'est hissé jusqu'aux postes de direction de la Préfecture de Police et a convaincu la hiérarchie de sa sœur de lui épargner les missions trop exposées. Hélas, ses incartades régulières, notamment au cours de l'affaire dite des "20sacs", finissent malgré tout par décourager ses supérieurs. Le commissaire Beauvois, qui la protège peu ou prou, se voit contraint de lui demander sa démission. Depuis, elle travaille, au sein de son ONG, à organiser et protéger l'action des bénévoles et autres acteurs sociaux qui œuvrent auprès des défavorisés de la vie.

Kowalsky, quant à lui, achève une fringante quarantaine. Son affectation au siège de la Direction Générale de la Sécurité Intérieure, la DGSI, à Levallois-Perret, lui offre non seulement une belle liberté d'action mais lui évite surtout de se morfondre dans un bureau. Les ténébreuses missions qu'on lui confie, pudiquement appelées hors-cadre, l'obligent toutefois à se déplacer fréquemment à travers l'hexagone sinon à l'étranger. Une vie commune et régulière avec Sophie s'avèrerait difficile. Ils ont donc conservé chacun son appartement. Un loft dans un immeuble au style art-déco donnant sur les rives du canal Saint-Martin appartenant à une SCI de sa famille, pour elle. Un modeste trois-pièces donnant sur le parc Georges Brassens, pour lui. Il concède toutefois aujourd'hui que, si cette forme d'indépendance lui a jusqu'ici convenu, elle présente désormais les bien ennuyeux désagréments de l'absence de l'autre. Mais ils se retrouveront demain et ce sera alors une fête renouvelée.

Pour l'heure et enfoui dans le canapé, il se laisse emporter par la fièvre espagnole de l'*Aubade du Bouffon* et se replonge dans le nouveau roman de Franck Bouysse, *Entre toutes*, bouleversant récit de la vie la grand-mère de l'auteur au cœur d'une Corrèze rurale au siècle dernier.

Lorsque son téléphone distille les premières notes de la ritournelle de Mozart, "*Ah vous dirai-je maman*", l'indicatif d'appel de Sophie.

— Monsieur Léo ?

Il ne reconnaît pas la voix, haletante et hissée dans les aigus.

— C'est Cécile. Je vous appelle avec le téléphone de Sophie. Nous avons été attaquées. L'ambulance l'emporte aux Urgences !

— Où ? Quelles Urgences ? Qu'est-il arrivé ?

— J'ai pas l'temps, là. Ils l'emportent à Necker.

— Qu'est-il arrivé ? C'est grave ?

Mais la communication est déjà coupée.

L'attente d'un taxi pour le transporter jusqu'à l'hôpital est évidemment interminable. Il tente de joindre Augustin, le cousin de Sophie, chirurgien à Necker, mais celui-ci ne répond pas.

Il a fait sa connaissance au cours de la triste affaire des "20sacs". Lui et son épouse sont d'un commerce agréable et il leur arrive fréquemment de se retrouver. Ainsi ont-ils assisté, la veille, au concert du pianiste Mao Fujita à la Maison de la Radio, Berg, Mendelssohn, Brahms ... Ils ont achevé la soirée en compagnie de la jeune "baby-sitter" polonaise qui gardait leurs deux enfants. Elle avait préparé de typiques, selon elle, "placki ziemniaczane". En réalité, de simples galettes de pommes de terre écrasées, d'oignons râpés, d'œufs et de farine et frites à la poêle. Un plat simple et roboratif à souhait. À déconseiller avant une nuit de repos !

— À bientôt, mon cousin, a conclu Sophie en partant.

Mais, sont-ils vraiment cousins, se demande Kowalsky tandis que le taxi s'enfonce enfin dans les rues de Paris ? Dans cette famille, ils s'appellent tous cousins-cousines !

Si elle a conservé le nom de son défunt mari, Chabrière, Sophie porte en effet un patronyme hautement aristocratique : Sophie Plantier-Duroc de Hauteville. Elle est la fille de son éminence Hubert Duroc, ambassadeur désormais honoraire et lui-même issu, par sa mère, de la fameuse famille des Mancini de Toscane et de Bérangère Plantier-Duroc de Hauteville. Depuis le onzième siècle, la lignée de cette dernière entretient en effet un lien direct et fervent avec leurs illustres ancêtres Odon Le Bon et Emma de Hauteville et leur célèbre fils Tancrède.

Petit seigneur particulièrement remuant, celui-ci indisposera si bien le successeur du duc de Normandie Guillaume Le Conquérant qu'il sera rudement invité à aller déployer son énergie loin de son Cotentin natal. Les champs de bataille de la première croisade lui offriront un terrain de jeu idéal pour exprimer son ardeur au combat et sa science de la guerre. Il gagnera bientôt les titres de prince de Galilée et de régent de la principauté d'Antioche. Outre de belles

renommées, ses héritiers accumuleront à leur tour de flamboyantes richesses en se taillant, toujours au fil de l'épée, de généreux fiefs dans le sud de l'Italie dont le fameux royaume normand de Sicile. Comme pour beaucoup d'autres familles, leurs descendants hexagonaux faillirent disparaître au cours de la Révolution française et de la Terreur. Les de Hauteville reconstitueront néanmoins peu à peu leurs fortunes avec le développement industriel au dix-neuvième siècle et l'étendront au monde global au vingtième. Ils offriront, en même temps, quelques députés et ministres aux diverses Républiques, un général par-ci-par-là et quelques héros à la Résistance. Ils arborent encore aujourd'hui nombre de hauts fonctionnaires judicieusement répartis dans les instances nationales et internationales comme un ancien directeur au FMI. S'ajoutent parallèlement une auteure de romans à succès, la tante Murielle, la mère d'Augustin, des banquiers de haute volée, d'hardis entrepreneurs dans la biochimie, les transports et le numérique ainsi que quelques sommités médicales reconnues par leurs pairs. En un mot, une Famille au "F" aussi majuscule que son entregent et sa surface financière et dont les innombrables membres se reconnaissent tous, avec une coquetterie certaine, comme cousins et cousines.

Mais le téléphone de Kowalsky émet un brusque retour au présent alors que le taxi aborde la rue de Sèvres.

— Augustin.

— Sophie vient d'être attaquée pendant sa maraude. Je n'ai pas plus de détails. Le Samu l'a emmenée aux Urgences de Necker.

— J'arrive !

L'aide d'Augustin se révélera indispensable pour accélérer la prise en charge de Sophie par des soignants comme toujours débordés.

Elle prétend ne souffrir de rien, que tout ce branlebas la fatigue et qu'elle serait bien mieux chez elle au calme. Elle n'en serre pas moins la main de Kowalsky comme un noyé s'accroche à sa bouée de sauvetage et ses propos, confus et hésitants, la contredisent manifestement.

L'interne de service et Augustin détectent en effet une jolie plaie au crâne manifestement provoquée par un coup violent. Un objet contondant diagnostiquerait un médecin légiste peu imaginaire. Une matraque, traduit Kowalsky. Une infirmière s'applique à nettoyer le sang qui s'est répandu dans la chevelure.